



**HAL**  
open science

## Le rivage des silves : la nature dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève

Anna Svenbro, Eddy Noblet

► **To cite this version:**

Anna Svenbro, Eddy Noblet. Le rivage des silves : la nature dans les collections de la bibliothèque Sainte-Geneviève: livret d'exposition. 2023. hal-04493896

**HAL Id: hal-04493896**

**<https://hal.science/hal-04493896>**

Submitted on 7 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# EXPOSITION

Livret d'exposition

16 septembre -  
16 décembre 2023

# Le rivage des silves

La nature dans les collections  
de la bibliothèque Sainte-Geneviève



10 place du Panthéon 75005 Paris





La *nature*, notion protéiforme, polysémique, entretient des rapports complexes avec l'homme. Elle est pour lui tout à la fois un espace de vie et une source de peur et de mort, la terre nourricière qui lui fournit des ressources mais qu'il (sur)exploite, un réservoir inépuisable d'inspirations esthétiques et littéraires pour son imagination, de réflexions philosophiques comme de manipulations idéologiques, un sujet de droit, un lieu d'exploration, un ensemble d'écosystèmes soumis aux dérèglements climatiques... autant de perceptions et d'interprétations différentes qui coexistent et parfois se rejoignent ou s'entrechoquent.

Les très riches fonds de la bibliothèque Sainte-Geneviève rendent compte de ce foisonnement de sens : la variété des documents, des genres, des époques, des lieux et des discours vient y embrasser celle du monde naturel. À l'instar des *silves*, ce genre des « poèmes-forêts » de la littérature latine créé par Stace (40-96), la bibliothèque entend donc mettre cette exposition de soixante et onze œuvres à la fois sous le signe du mélange et de l'éloge vivant, alors que le dérèglement climatique vient nous rappeler la fragilité de la nature, et de la place de l'homme en son sein.

Pour prolonger cette exposition, Genovefa, la bibliothèque numérique de la bibliothèque Sainte-Geneviève, offre deux expériences complémentaires : d'une part, une version virtuelle de l'exposition physique et, d'autre part, un corpus de documents numérisés qui développe d'autres axes et réflexions sur ce thème inépuisable.

François Michaud  
Directeur de la bibliothèque Sainte-Geneviève



## PERSÉPHONE, L'ÂME DU MONDE

Perséphone, fille de Zeus et de Déméter, est enlevée par son oncle Hadès, dieu des Enfers. Déméter, déesse de la terre, folle de chagrin, laisse dépérir les arbres et les fleurs. L'affaire est portée devant Zeus, qui ne veut froisser aucune des deux parties. Il est alors décidé que Perséphone passera la moitié de l'année avec sa mère et l'autre moitié avec son mari. Son retour sur terre amène le renouveau de la végétation au printemps et en été ; son départ pour les Enfers marque une rupture, une absence, le deuil et provoque la mort de la nature pendant l'automne et l'hiver.

Louise Gluck, poétesse et prix Nobel de littérature, en fait « l'âme du monde », une force visible dans le cycle des saisons, dans le rythme des jours, comprenant naissance, croissance, deuil et renouveau.

La Terre, « nourricière » grâce aux ressources végétales, animales, minérales, a permis à l'être humain de survivre, de s'adapter, de se développer. L'Homme expérimente, rédige des pharmacopées, produit des médicaments, prodigue des soins, concocte cosmétiques, parfums et poisons. Il plante, récolte, protège, notamment par la chimie (et pollue). Il exploite aussi les sous-sols, lutte pour les minerais, fouille les mines, dresse des barrages, assemble des machines hydrauliques. Il produit de l'énergie : du feu prométhéen au nucléaire.

En raison de cette démesure, la nature se montre de moins en moins abondante, de moins en moins diverse. La persistance du monde sauvage tend à s'amoinrir, les changements apportés par l'être humain génèrent des « boucles de rétroaction », des cercles vicieux pouvant lui être préjudiciables, alors qu'ils le sont déjà pour son environnement.

# 1. La symbolique des saisons

Chaque saison possède ses caractéristiques et son symbolisme. Le mythe antique de Perséphone apporte une explication religieuse aux changements cycliques de la nature. En effet, elle personnifie la perpétuelle renaissance de la vie après la mort hivernale et représente le changement et la permanence du vivant dans sa diversité.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le médecin franco-écossais Daniel Duncan observe les bouleversements de la nature et associe une divinité à chaque mois. Ses *Essais de mythologie physique* sont à la fois mythologiques et scientifiques et relient les observations de la nature et les symboles associés aux dieux et déesses.

Dans *Les Saisons*, James Thomson, poète écossais du XVIII<sup>e</sup> siècle, explore la continuité et la disparité des saisons, qui oscillent constamment entre ombres et lumières. Dans *l'Hiver*, il s'intéresse à la tonalité sombre et mélancolique de cette saison. Les couleurs mornes et tristes de l'hiver symbolisent la perte de l'être aimé, l'absence, la mort. À l'inverse, dès que survient le printemps, la réapparition de la végétation aux couleurs lumineuses est le signe de la renaissance de sentiments plus joyeux. Les poèmes de James Thomson servent de modèle à la poésie descriptive, ses réflexions existentielles s'inscrivant dans une description précise des paysages et de l'apparence de la nature.

La concomitance entre esthétique et botanique se retrouve dans de nombreux ouvrages. Émile Nicolas, fondateur de l'École de Nancy, décrit ainsi dans *Le cycle des saisons et la nature lorraine* les différentes plantes et arbres présents en Lorraine, la nature servant de modèle aux créations nées de l'Art Nouveau.

1- Daniel DUNCAN, *Essais de mythologie physique, ou explication naturelle du changement que chaque saison apporte au monde [...]*, Paris : Vve Denis Nion, 1690.

8 Z 215 INV 216 RES.

2- Jean-Marie PELT, *Fleur, fêtes et saisons*, Paris : Fayard, 1988.

8 G SUP 7971.

3- James THOMSON, *Les Saisons, poème. Trad. nouv. par J.P.F. Deleuze, avec figures, [de Le Barbier]*, Paris : Deterville, 1801.

DELTA 52333 RES.

4- Emile NICOLAS, *Le cycle des saisons et la nature lorraine*, [Nancy] : [éditeur inconnu], [1932?]

DELTA 94928.

## 2. Cultiver la terre au rythme des saisons

Avec l'invention de l'imprimerie, les almanachs, livrets ayant pour sujet le temps, celui des saisons et celui de l'histoire, se répandent largement auprès d'un public populaire. Au calendrier des astres et des fêtes religieuses sont étroitement liés des conseils sur l'art de cultiver la terre en respectant les cycles de la nature. Cette préoccupation se retrouve même dans les écrits de religieux comme celui de frère Davy, complétés de notes personnelles formant un petit traité.

*Le Bon jardinier*, almanach fondé au XVIII<sup>e</sup> siècle, a vu, lui, son contenu s'étoffer au fil des ans pour devenir une véritable encyclopédie horticole intégrant les progrès de la botanique tout en proposant de riches illustrations. Iconographie de qualité mais aussi calendrier se retrouvent dans d'autres périodiques de jardinage. Sous la Troisième République, l'importance du rythme des saisons est également au cœur de l'enseignement primaire des sciences et techniques, destiné à des élèves encore majoritairement issus du monde rural. D'autres entreprises éditoriales partagent ce souci pédagogique comme la série des manuels Roret avec plusieurs volumes destinés au jardinier mais aussi à l'herboriste et au droguiste. Dans ce dernier cas, les ressources de la nature sont utilisées pour produire médicaments et cosmétiques. Ces petits volumes pratiques, au format poche, sont régulièrement repris tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

1- Ptolomée de Dijon, *La Veritable conoissance des tems ou des saisons pour l'année 1697*, Dijon : Jean Ressayre, 1697.  
8 V 354 INV 2545 FA.

2- *Le Bon jardinier : almanach pour l'année*, Paris : Audot, 1894.  
8 AE SUP 656.

3- Davy BROSSARD, *L'Art & maniere de semer pepins, et faire pepinieres de sauvageaulx*, Paris : Vve N. Buffet, 1552.  
8 S 247 INV 2129 RES (P.2).

4- *Jardinage : comment on soigne son jardin*, Versailles : s.n., 1913.  
4 AE SUP 505.

5- Henri de LAPARRENT, *Le calendrier agricole expliqué à l'école rurale*, Paris : C.Delagrave, 1900.  
8 S SUP 1823.

6- Julia de FONTENELLE et Henri TOLLARD, *Manuel de l'herboriste, de l'épicier-droguiste et du grainier-pépiniériste horticulteur*, Paris : Roret, 1828.  
VR 296 RES.

### 3. Exploiter les ressources de la Terre

L'Homme ne se contente pas de cultiver la terre, il en exploite aussi le sous-sol. Les premiers prélèvements visent à satisfaire des besoins élémentaires comme se chauffer, s'éclairer, fabriquer des outils mais, avec la révolution industrielle, survient le temps des machines et des véhicules à vapeur nécessitant toujours plus de charbon. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les essais sur la géologie et l'étude des différentes roches stratifiées de l'Allemand Lehmann sont fondateurs. Dès le milieu du siècle suivant commence l'exploitation industrielle du pétrole, encore parfois appelé huile. Parmi les régions du monde concernées par cette « ruée vers l'or noir », le Caucase s'avère particulièrement riche : Bakou offre des champs pétrolifères à perte de vue et déploie le premier « grand tube » ou *pipeline*. Le fer, dont l'extraction est depuis des siècles constitutive de l'identité de certaines régions comme le Bergslagen suédois, connaît lui aussi une exploitation de plus en plus intensive.

Autre ressource naturelle que l'Homme a très tôt voulu maîtriser : l'eau, indispensable à sa survie. Il s'est d'abord efforcé de la canaliser pour sa consommation personnelle, pour irriguer et pour naviguer. S'il en utilise également la force via les moulins et autres machines hydrauliques, c'est au XX<sup>e</sup> siècle que se développent les grands barrages, particulièrement dans les massifs montagneux français. Utilisant la force des retenues d'eau, ces derniers permettent de produire l'hydroélectricité surnommée « houille blanche », par opposition au charbon ou « houille noire ». Ces ouvrages d'art sont-ils un signe de la démesure qui caractériserait de plus en plus les relations de l'Homme à la nature ?

1- Johann Gottlob LEHMANN, *L'Art des mines ou Introduction aux connaissances nécessaires pour l'explication des mines métalliques...* trad. de l'allemand, Paris : Hérissant, 1759.

Delta 50735.

2- Wilfrid de FONVIELLE, *Le Pétrole*, Paris : Hachette, 1888.

8 V SUP 1198.

3- Gerard De GEER, *Bergslagsrapsodi*, Stockholm : Albert Bonniers Förlag, 1953.

8 SC SUP 37084 NOR.

4- E. MARZY, *L'hydraulique*, Paris : Hachette, 1883.

Delta 49826 FA.

5- *Ouvrages d'art : numéro spécial de Monuments historiques*, Paris : CNMHS, 1987.

4 AE SUP 1137 (1987, 150-151).





## PRINTEMPS DORÉS

À l'opposé de cette nature objectivée, coexiste dans la littérature une nature fantasmée, tantôt paradisiaque, tantôt infernale. Ce binôme thématique est notamment au cœur du mythe de l'âge d'or.

Les racines de ce *topos* remontent à la poésie et à la philosophie grecques, et il conserve cette double dimension au cours de son histoire. La nature saturnienne dont le perpétuel printemps et les chênes chargés de glands assurent à l'Homme une vie insouciant est plus qu'un cadre spatial : la nature dorée matérialise l'innocence des premiers temps et prend en charge nombre des paramètres éthiques et poétiques du mythe.

Il connaît à Rome une période de grande fertilité : sa poésie s'inscrit à merveille dans les registres élégiaque et bucolique chers aux auteurs latins. Son caractère philosophique est actualisé par la perception aiguë qu'ont les Romains de leur propre histoire : jusqu'à la fin de l'Antiquité prospèrent les allégories prophétiques qui inscrivent le retour de l'âge d'or dans un futur imminent.

Réutilisé par les premières générations de penseurs chrétiens pour inscrire leurs conceptions eschatologiques dans l'héritage littéraire antique, le thème donne lieu à des métamorphoses originales au Moyen Âge. Les auteurs de la Renaissance s'approprient la topique avec créativité, grâce à la relecture attentive des Anciens et au nom de la célébration ambivalente d'un nouvel âge d'or, non plus celui d'une nature vierge mais celui d'une civilisation urbanisée et sophistiquée.

# 1. Le mythe antique : écritures et lectures

Si l'origine du mythe de l'âge d'or n'est pas connue, le premier texte dont les auteurs grecs et latins semblent avoir connaissance est *Les Travaux et les jours* d'Hésiode, composé au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et dans lequel les races d'or, d'argent et de fer se substituent les unes aux autres vers un irrémédiable déclin. Comme chez Aratus de Soles cinq siècles plus tard, c'est avec la naissance de l'agriculture que l'humanité bascule vers la décadence. Cette dualité entre l'homme et son environnement, au cœur du mythe, est complexe : chez Lucrèce ou Virgile par exemple, la fin de l'âge d'or est précipitée tantôt par une distension des liens entre l'homme et la nature, tantôt par une trop grande ingérence du premier dans l'organisation de la seconde.

Les auteurs romains préfèrent à la notion de race, qui naît puis s'éteint, celle d'un âge qui pourrait advenir à nouveau. Chez Ovide, le Chaos survenu à la fin des âges sert de point de départ à un lent retour à l'équilibre, un nouvel âge d'or symbolisé par l'avènement d'Auguste. Cette vision cyclique et messianique du mythe, que l'on retrouve au IV<sup>e</sup> siècle chez l'auteur païen Claudien qui voit dans le règne de l'empereur Honorius la promesse de l'âge d'or, entre en résonance avec l'eschatologie chrétienne alors en pleine constitution. Chez Lactance, qui use encore des leviers rhétoriques antiques, à l'ultime âge sombre que représente le polythéisme doit ainsi se substituer le christianisme, âge d'or retrouvé.

La philosophie médiévale s'accommode très bien de ces auteurs et les reprend à son compte. Les textes sont parfois copiés dans des recueils d'extraits où se côtoient Ovide et saint Augustin.

Dans le courant de la première modernité, âge d'or retrouvé par opposition à l'obscur Moyen Âge, ils sont traduits, édités, commentés et annotés. On trouve alors des éditions composites dans lesquelles

l'œuvre principale est accompagnée d'extraits ou de commentaires d'un ou plusieurs autres auteurs. Destinées à un usage pratique, ces éditions prévoient parfois de larges marges qui permettent la prise de notes.

1- Hésiode, *Les œuvres et les jours [...]*, Lyon : J. de Tournes, 1547.  
8 Y 166 INV 1248 RES.

2- Aratus de Soles, *Phaenomena et prognostica [...]*, Paris : G. Morel, 1559.  
4 Y 205 INV 302 RES (P.2).

L'auteur fait ici référence à un mythe bien connu des grecs, celui de la vierge Justice. Déesse de l'équité et de la concorde, toujours prompte au dialogue, elle s'exaspère des comportements humains à la fin de l'âge du bronze et décide de quitter la Terre pour regagner les cieux.

3- Ovide, *Metamorphoseon liber primus [...]*, Paris : T. Richard, 1555.  
8 Z 6602 INV 9855 RES (P.8).

Les livrets à la forme originale que comporte ce recueil sont destinés à un public universitaire : ils contiennent le plus souvent un texte classique grec ou latin et présentent un espace interlinéaire assez large pour en permettre le commentaire.

4- Virgile, *Enéide*, Manuscrit, XIII<sup>e</sup> siècle.  
Ms. 2406.

Aux vers 792-795 du chant VI, l'empereur Auguste est appelé à fonder un nouveau siècle d'or à l'image de Saturne, premier ordonnateur d'une société de paix à l'emplacement de la future Rome.

## 2. Avatars médiévaux du printemps saturnien

La nature paradisiaque, où les hommes savaient vivre sans lois, reçoit au Moyen Âge classique une charge morale très perceptible, d'abord chez des penseurs naturalistes du XII<sup>e</sup> siècle comme Bernard de Cluny (*De contemptu mundi*) et Alain de Lille : dans son *De planctu naturae*, allégorie philosophique conçue sur le modèle de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, il fait parler Nature qui se plaint d'avoir vu corrompre son œuvre. Les hommes, qui cultivaient dans son giron des amours naturelles, se sont dépravés à l'écoute de Vénus et de son rejeton Eros. La représentation de la nature comme allégorie de l'état moral des hommes est un thème présent de manière plus ambiguë dans le *Roman de la Rose* de Jean de Meun : son personnage de l'Ami célèbre la nature du temps de Saturne, où régnait l'éternel printemps et où l'homme n'avait pas besoin de lois pour vivre et pour aimer.

Enfin, les grands poètes de la fin du Moyen Âge, tous lecteurs de Boèce et du *Roman de la Rose*, sont coutumiers de l'utilisation métaphorique du *topos*, à des fins très variées : la complexité de l'histoire du mythe et l'ambiguïté de ses interprétations permettent en effet l'expression de conceptions très personnelles selon qui le manie. Dante y réfère souvent dans la *Commedia* pour étoffer son exégèse du jardin d'Eden ou de la statue métallique de Nabuchodonosor, chez Daniel ; Chaucer lui consacre l'un de ses plus célèbres poèmes, *The Former Age*, dans une libre actualisation des vers de Boèce. Enfin, Boccace le dote d'une valeur prophétique, s'en servant pour célébrer les triomphes de Pétrarque ou Giotto, annonceurs d'un nouvel âge d'or artistique. Il n'est plus tout à fait question d'une nature vierge et d'une humanité sans technique, symbolisés chez les Anciens par l'absence du bateau (symbole du commerce) et de la charrue (symbole de l'agriculture) : l'auteur du *Décameron* célèbre ainsi les marchands italiens, nouveaux

Ulysse, et, dans son *Traité des femmes illustres*, il honore Cérès et l'agriculture, symboles d'un âge d'or où l'homme met son art au service de sa prospérité.

1- Alain de Lille, *De planctu naturae*, Manuscrit, XV<sup>e</sup> siècle. Ms. 2491.

2- Guillaume de Lorris, Jean de Meun, *Cy est le roma[n]t de la roze [...]*, Paris : J. Petit, 1526. FOL Y 140 (9) INV 199 RES.

3- Boccace, *De claris mulieribus*, Berne : M. Apiarius, 1539. FOL G 344 (8) INV 473 RES.

### 3. La paradoxale actualisation du mythe à la Renaissance

Les humanistes usent du *topos* pour symboliser le renouveau incarné par les figures intellectuelles et politiques du temps : ainsi d'Érasme pour le pape Léon X, instigateur d'un nouvel âge d'or. Mais cette *euchronie* semble éloignée de l'idéal saturnien : c'est la sophistication des arts et le raffinement des lettres qui y sont célébrés. L'élément naturel ne disparaît pas pour autant. Les Médicis choisissent le mythe pour célébrer leur propre triomphe et Laurent de Médicis porte, lors de son arrivée au pouvoir, la devise « Le tems reviens » inspirée de Virgile. Ange Politien compose en son honneur ses *Stanze* célébrant le triomphe d'une nature régénérée.

Ce rapprochement ambivalent entre civilisation moderne et vie saturnienne trouve un écho satirique dans le genre pastoral : Sannazaro avec l'*Arcadia*, le Tasse avec *Aminta*, et Guarini avec *Il pastor fido* sont les fondateurs d'un courant appelé à une vogue immense, traduite en France par le succès de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Ces lectures complexes du mythe sont autorisées par une connaissance approfondie du matériau antique. Des critères philologiques tendent à objectiver le thème littéraire. Henri Estienne livre ainsi dans sa préface aux œuvres d'Hérodote une archéologie du mythe de l'âge d'or où il examine le cycle des réutilisations historiques de la topique : « le monde radotte », conclut-il.

Les poètes français s'emparent des possibilités offertes par le thème et sa complexité d'interprétation : Marot, Baïf, Du Bellay et Ronsard font mémoire de la Nature dorée remplacée par les troubles de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et composent – parfois dans le même recueil – des vers encomiastiques comparant Henri II à Saturne ou célébrant la *Bergère Catherine*. Enfin, la vision d'une nature idéale se renouvelle

au prisme de la découverte du Nouveau Monde. Ronsard distingue, dans le Brésil visité par les colons français, une nouvelle Arcadie, où la nature et les mœurs des habitants se conforment aux critères ovidiens, et les gravures de Thevet représentent les indiens du Brésil et leur environnement avec une évidente grammaire saturnienne.

1- Ange POLITIEN, *Stanze*, [Venise] : Alde Manuce, 1541.  
8 OEA 147(4BIS) INV 336 RES.

2- Le Tasse, *Aminta, favola boscareccia [...]*, Paris : M. Prault, 1768.  
8 OEV 920 INV 1811 RES.

3- Honoré d'URFÉ, *L'Astrée [...]*, Paris : A. de Sommaville, 1647.  
8 Y SUP 3199 RES.

4- Henri ESTIENNE, *[Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote]*, Anvers : H. Wandellin, 1567.  
8 D 10004 RES.

5- Clément MAROT, *Œuvres*. Lyon : J. de Tournes, 1573.  
8 Y 1116 INV 2539 RES.

6- André THEVET, *Les singularitez de la France antarctique [...]*, Paris : héritiers de Maurice de La Porte, 1558.  
DELTA 54095 RES.



## NATURE, DROIT DE CITÉ ?

Les liens entre la nature et le droit sont longtemps restés dans un angle mort, le statut juridique de la nature étant vu comme problématique : est-elle un *objet* du droit, celui que l'homme pense d'abord avoir sur elle ? ou plutôt un *sujet* qui dit le droit à travers les lois naturelles ? ou encore est-elle partie prenante d'un contrat naturel réglant ses échanges avec l'homme ?

Réinterprétations du mythe de l'âge d'or, les fictions de l'*état de nature* par les jusnaturalistes et les théoriciens du contrat social servent leur argumentation contre les partisans du droit divin dans la légitimation du Souverain. Mais, des théorisations du contrat social qui fondent l'*état civil* en rupture avec l'*état de nature*, la nature passe progressivement d'une conception comme objet (l'homme « *comme* maître et possesseur » de la nature) à un sujet avec lequel l'homme conclut des échanges, et avec qui il peut passer contrat.

La nature devenue *sujet de droit*, les textes juridiques dans le domaine de l'environnement se multiplient. Celui-ci revêt de moins en moins le statut d'impensé juridique, et le(s) droit(s) de la nature font l'objet d'une réappropriation populaire. La nature devient alors un *sujet politique*, avec l'émergence de l'écologie politique.

# 1. De l'état de nature au contrat social

L'état de nature est un lieu commun de la philosophie politique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Après Grotius et les juristes du droit naturel, Hobbes, Locke et Rousseau reprennent les mythes antérieurs de l'âge d'or à nouveaux frais pour construire des narrations de l'homme indépendant de ses semblables, hors de l'état civil et ne subissant aucune autorité politique. En supposant tous les hommes naturellement égaux et dotés d'une liberté naturelle, les partisans du *droit naturel* se servent de la nature dans leur opposition à ceux du *droit divin*, pour qui les hommes sont inscrits dans une hiérarchie immuable dès leur naissance et soumis à Dieu.

Les théoriciens du droit naturel et du contrat social rendent ensuite périlleuse la vie des hommes dans l'état de nature de telle sorte que devient nécessaire la conclusion d'un accord collectif pour assurer la sécurité de chacun : le contrat social formalise la bascule dans l'état civil et institue le Souverain, ainsi émancipé de la tutelle religieuse. La nature apparaît ici comme un artefact intellectuel fabriqué à des fins politiques ; ses descriptions et celles des rapports que l'homme « naturel » entretient avec son environnement et ses semblables sont minutieusement conçues pour justifier le type de gouvernement que chaque penseur entend promouvoir.

Chez Hobbes, la « guerre de chacun contre tous » (« *bellum omnium contra omnes* ») justifie l'absolutisme ; chez Locke, la paix qui règne à l'état de nature conduit à la limitation draconienne du périmètre de l'État et à la protection des libertés individuelles ; chez Rousseau, enfin, les évolutions successives de l'état de nature aboutissent au pacte entre chaque citoyen et le corps politique qui se crée au moment du contrat, assurant une conversion de la liberté naturelle en libertés civiles plus riches : loin du mythe du « bon sauvage » auquel on associe trop rapidement Rousseau, l'« animal stupide et borné » qu'est l'homme naturel devient à l'état civil « un être intelligent et un homme ».

1- Thomas HOBBS, *Leviathan*, Londres : Tomson, John. Imprimeur, 1676.

Z 7871 INV 11385 FA (P.1).

Cet exemplaire, acquis en 2022, est la (rare) deuxième édition en latin du *Leviathan* (1676). Il est relié avec la première édition du *De legibus naturae disquisitio philosophica* de Richard Cumberland, grand adversaire de Hobbes. La bibliothèque possède également un exemplaire de la première édition en latin (1668, 4 R 386 INV 425 RES).

2- John LOCKE, *Traité du Gouvernement civil*, Amsterdam : Abraham Wolfgang, 1691.

8 Z 7858 INV 11371 RES.

Cet exemplaire, acquis en 2022, est la première édition en français du *Traité*.

3- Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam : Marc-Michel Rey, 1755.

8 Z 7868 INV 11381 FA.

Cet exemplaire, acquis en 2022, est l'édition originale du *Discours*.

4- Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social ou principes du droit politique*, Amsterdam : Suivant la copie imprimée à Amsterdam : chez M.M. Rey, 1762.

DELTA 64647 RES (P.2).

Cet exemplaire, daté de 1762, est une contrefaçon de l'édition originale, repérée notamment par Théophile Dufour sous le n°136 de ses *Recherches bibliographiques sur les oeuvres imprimées de J.-J. Rousseau* (1925).

## 2. La nature, sujet de droit ?

Parallèlement à l'utilisation de la nature au sein des fictions de l'état de nature, émerge la réflexion autour de son statut juridique non plus en tant qu'objet, mais comme sujet de droit. Entité inanimée et non-pourvue de conscience, peut-elle être dotée d'une personnalité juridique, avec les droits afférents, et recevoir un traitement équivalent à celui de l'être humain ?

Dans son *Discours de la méthode*, Descartes envisage la science comme le moyen grâce auquel les hommes se doivent de devenir « *comme* maîtres et possesseurs de la Nature ». Face à la science, la nature n'est pas une fin en soi, ni prise comme sujet, approche radicalisée par le philosophe anglais Bacon dans sa *Nouvelle Atlantide* : la nature est un objet subordonné à la connaissance, qui n'est elle-même qu'un moteur de l'action humaine. Dans la continuité de l'approche cartésienne, Kant, dans la *Critique de la raison pratique*, voit dans l'homme le seul être conscient, donc le seul à pouvoir être pris pour fin de l'action morale du fait de son humanité – ne pouvant revendiquer de droits ni comprendre des devoirs, la nature se trouve exclue du règne des fins.

Cette vision s'infléchit au XIX<sup>e</sup> siècle, particulièrement du fait du darwinisme. Le zoologiste et philosophe Haeckel, inventeur du terme « écologie », envisage la nature au prisme d'un système de relations entre les êtres vivants et le milieu dans lequel ils évoluent, et y voit une productrice de formes et de normes, y compris esthétiques. Cette représentation s'avère capitale dans la reconsidération contemporaine de la nature comme sujet de droit. Michel Serres, constatant les répercussions considérables des échanges entre l'homme et la nature sur l'histoire et sur l'équilibre même de la planète, appelle à un nouveau contrat, dans le prolongement du contrat social rousseauiste, *Le Contrat naturel*. L'homme doit à la nature son habitat, sa subsistance, son existence ; réciproquement, il doit donc la protéger.

1- René DESCARTES, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences ; Plus la dioptrique ; et les météores qui sont des essais de cette méthode*, Jouxte la copie imprimée à Leyde à Paris : chez H. Le Gras, 1658.

4 R 424 INV 460 RES.

2- Francis BACON, *Sylva sylvarum or a Naturall Historie in ten centuries written by the night honourable Francis 40 Verulam... published after the author's death by William Rawley...* [suivi de] *New Atlantis, a work unfinished...*, London : pr. by J.H. for W. Lee, 1627.

4 S 44 (1) INV 634 RES.

3- Immanuel KANT, *Critik der practischen Vernunft* (2<sup>ème</sup> édit.), Riga : J.F. Hartknoch, 1792.

8 Z 1582 INV 3881 FA.

4- Ernst HAECKEL, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles: conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier*, Paris : C. Reinwald et Cie, 1877.

DELTA 57098 FA.

5- Michel SERRES, *Le Contrat naturel*, Paris : François Bourin, 1990.

8 R SUP 28297.

### 3. L'émergence du droit de l'environnement

À la fin des années 1960, le regard porté sur la nature change. De multiples preuves scientifiques attestent des problèmes environnementaux causés par les actions des hommes et de leurs incidences sur la santé humaine. Le droit est alors employé comme outil pour protéger l'environnement. Un cadre juridique est posé par la Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction, dite Convention de Washington (ici est présentée une édition de 1988). En France, la loi relative à la protection de la nature est votée en 1976.

La même année, la première revue juridique en langue française spécialisée dans les problèmes d'environnement voit le jour : à destination d'un public éclairé, elle assure une meilleure connaissance de ce droit nouveau. En 1999, un numéro spécial est consacré à la convention d'Aarhus sur l'accès à l'information, la participation du public au processus décisionnel et l'accès à la justice en matière d'environnement. Cette convention affirme l'intérêt porté à la défense de la nature par les citoyens et assure l'intégration de la défense de l'environnement dans les législations française et européenne.

En effet, parallèlement à l'action officielle, naît une prise de conscience citoyenne collective. En 1972, lors du Sommet de Stockholm, la notion de crise écologique apparaît. Le coupable est la société industrielle et ses conséquences culturelles ; la solution est un changement radical de la société. Les citoyens se rassemblent en associations et groupements écologiques. La presse favorise la diffusion de ces idées. *La Gueule ouverte*, fondée en 1972 par Pierre Fournier, est l'une des premières revues d'écologie politique « grand public ». Le ton est fataliste avec pour cibles privilégiées le nucléaire, la malbouffe et les multinationales, et dénonce les dérives de la société de consommation avec humour – nul besoin d'aliments de qualité quand on se nourrit de

pilules – et parfois poésie – nous scions la branche sur laquelle nous sommes assis.

1- Convention de Washington, *Protection de la nature : Faune et flore sauvages (protection des espèces)*, Paris : Direction des journaux officiels, 1988.

8 F SUP 25839.

2- Société française pour le droit de l'environnement, *Revue juridique de l'environnement*, Lyon, 1999 (n° spécial).

8 AE SUP 5728.

3- *La Gueule ouverte, Combat non-violent : hebdomadaire d'écologie politique et de désobéissance civile*, La Clayette : [éditeur inconnu], 1977-1978.

FOL AE SUP 468 EXC.





## LE « VERSANT ANIMAL »

Au sein de la nature, le règne animal occupe une place toute particulière, marquée par des interactions incessantes avec l'histoire humaine. « Homme libre penseur te crois-tu seul pensant / Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ? [...] Respecte dans la bête un esprit agissant » : si Nerval, dans ses *Vers dorés*, répond à Horace sur le Beau en poésie, il défie aussi l'homme – une espèce parmi des millions d'autres, qui, par arrogance, se place au sommet d'un monde qu'il n'a pas créé, et qui, longtemps, a regardé l'animal comme un objet à s'approprier. Mais le statut que donne l'homme à l'animal varie beaucoup au cours de l'histoire, de même que les relations que l'homme entretient avec lui se sont construites au cours des époques.

La spécificité du règne animal et son rapport à l'homme n'ont jamais été une évidence. L'animal est à première vue la « bête », celle qu'on chasse, dresse et mange, un objet de consommation et d'exploitation. Or cette réalité cache des rapports plus complexes entre l'homme et l'animal : ce dernier est aussi objet de soins, de protection, et émerge progressivement comme le sujet d'émotions, puis comme être sensible. Cette sensibilité est d'abord observée par l'homme comme un miroir de ses propres passions, avant que l'éthologie moderne ne vienne déjouer les pièges de l'anthropocentrisme.

## 1. Traqué, dressé, domestiqué, abattu

D'un point de vue historique, l'animal est tout d'abord un objet de consommation : c'est l'animal sauvage que l'on chasse, ou l'animal domestique que l'on élève et dresse dans un but utilitaire. Jean de Clamorgan, se fondant sur des auteurs grecs et latins comme Aristote et Pline, et sur le suédois Olaus Magnus, étudie ainsi le loup, ses caractéristiques, ses comportements, qu'il compare à ceux du chien, et les usages médicaux que l'on peut faire des parties de son corps : son foie rentre dans la préparation d'un remède contre la toux, sa graisse dans un remède contre la conjonctivite, sa tête soigne les douleurs dentaires, sa peau protège des poux, etc. Clamorgan expose ensuite dans son traité les diverses techniques de chasse au loup.

Cette vision utilitaire se retrouve chez Montfaucon de Rogles à propos du cheval. Dans le sillage de François Robichon de la Guérinière, grande figure de l'école française d'équitation savante et de dressage de l'époque, celui qui est « Écuyer ordinaire de la petite Écurie du Roi, commandant l'équipage de feu Monseigneur le Dauphin » fait l'exposé systématique des techniques de dressage du cheval et d'instruction du cavalier. Montfaucon de Rogles définit la doctrine de l'« École de Versailles » d'équitation et son traité en est le seul témoignage écrit du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quand il n'est pas l'animal sauvage chassé ou le cheval dressé pour faire partie des équipages, l'animal est souvent destiné à être abattu pour la consommation de sa chair. Joseph Ponthus, dans son roman *À la ligne*, suit l'aliénation du travail à la chaîne d'un ouvrier embauché dans les abattoirs bretons, qui essaie tant bien que mal de mettre à distance son travail épuisant et déshumanisant, la proximité avec la mise à mort des animaux de boucherie, à travers le lien privilégié qu'il entretient avec son animal de compagnie, le chien Pok Pok.

1- Jean DE CLAMORGAN, *La chasse du loup, nécessaire a la maison rustique*, Paris : chez Jaques Du-Puys, 1567.  
4 Z 2010 INV 2061 RES (P. 2).

2- Pierre-François DE MONTFAUCON DE ROGLES, *Traité d'équitation*, Paris : Imprimerie royale, 1778.  
4 V 762 (2) INV 1740 RES.

3- Joseph PONTIUS, *À la ligne*, Paris : La Table Ronde, 2019.  
8 U SUP 26695.

## 2. Soigné, protégé, reconnu, défendu

Conservant une fonction utilitaire au cours de l'histoire, l'animal devient malgré tout un objet de soins. Un manuscrit anonyme du XVIII<sup>e</sup> siècle nous renseigne ainsi sur ceux qui peuvent être apportés aux chevaux : des idées directrices sont données pour le traitement des diverses affections du cheval, telles que refroidissements, plaies, tumeurs, gale, etc. Le traité expose également les différentes méthodes pour délasser les chevaux et pour prévenir la survenue de maladies.

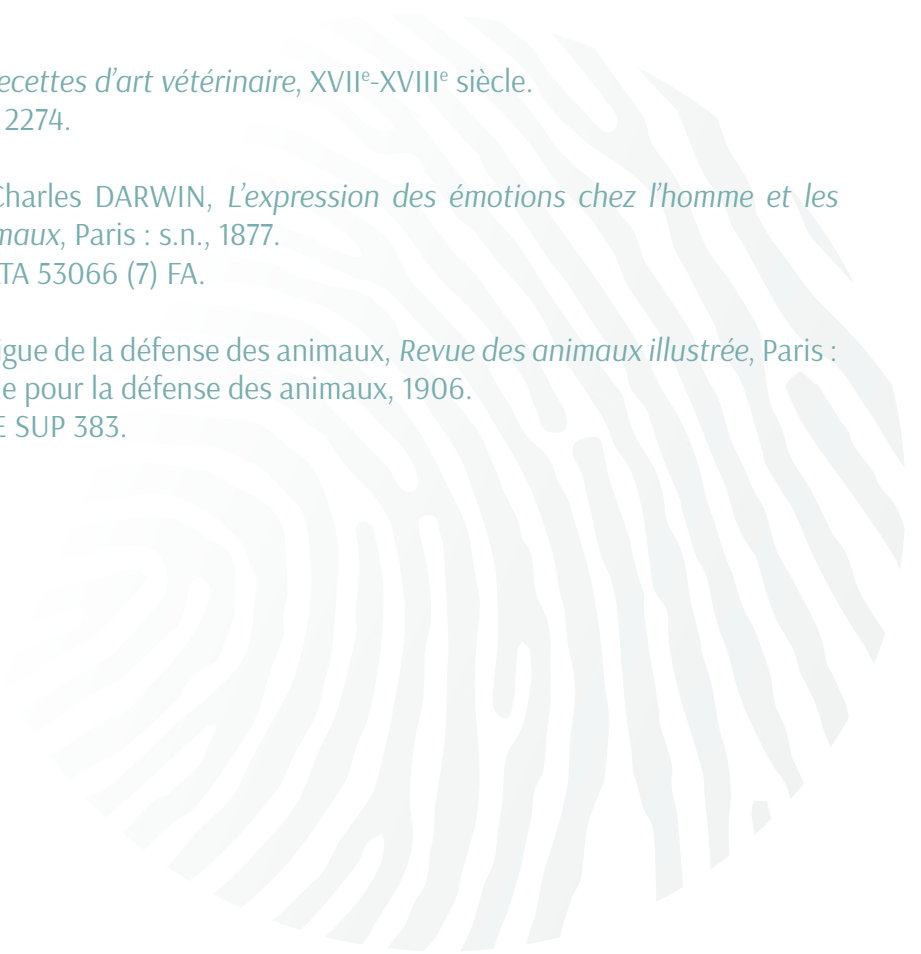
L'animal reste à cette époque un objet mais un texte de Darwin, écrit dans le sillage de *L'Évolution des espèces*, fait émerger une forme de reconnaissance de l'animal comme être capable d'émotions. Dans *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Darwin, qui oriente ses recherches sur les origines de la psychologie humaine, expose une étude comparative de la manière dont les animaux et les hommes signalent leurs émotions aux autres. L'ouvrage souligne que l'évolution des espèces est partagée, y compris dans le domaine de l'expression de la sensibilité, et prend à contre-pied d'autres théories contemporaines, parmi lesquelles celles de Charles Bell, qui affirme que Dieu a créé les muscles du visage humain pour lui permettre d'exprimer ses sentiments.

Le discours sur la relation entre les hommes et les animaux se recompose du fait de la remise en cause de la hiérarchie traditionnelle entre l'homme et l'animal. La possession de chiens et de chats de compagnie, autrefois apanage de l'aristocratie, se popularise. Divers mouvements de défense des animaux se créent et s'organisent à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La Société Protectrice des Animaux est fondée en France en 1845 ; la première loi française de protection date de 1850. La Ligue pour la défense des animaux est quant à elle fondée en 1904 et assortie d'un organe de publication mensuel, *La revue des animaux illustrée*.

1- *Recettes d'art vétérinaire*, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Ms. 2274.

2- Charles DARWIN, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, Paris : s.n., 1877.  
DELTA 53066 (7) FA.

3- Ligue de la défense des animaux, *Revue des animaux illustrée*, Paris :  
Ligue pour la défense des animaux, 1906.  
4 AE SUP 383.



### 3. Miroir pensant des passions humaines ou regard pensif ?

L'homme n'a pas attendu le XIX<sup>e</sup> siècle pour prêter des émotions à l'animal : ces émotions sont d'abord, depuis Ésope au moins, utilisées comme des miroirs des passions humaines. Si l'œuvre de Jean de La Fontaine semble une véritable Arche de Noé, elle n'est en fait qu'un reflet de la multitude des sentiments et des comportements humains, et les aventures animales contées dans les fables sont la porte d'entrée à l'univers moraliste de l'auteur.

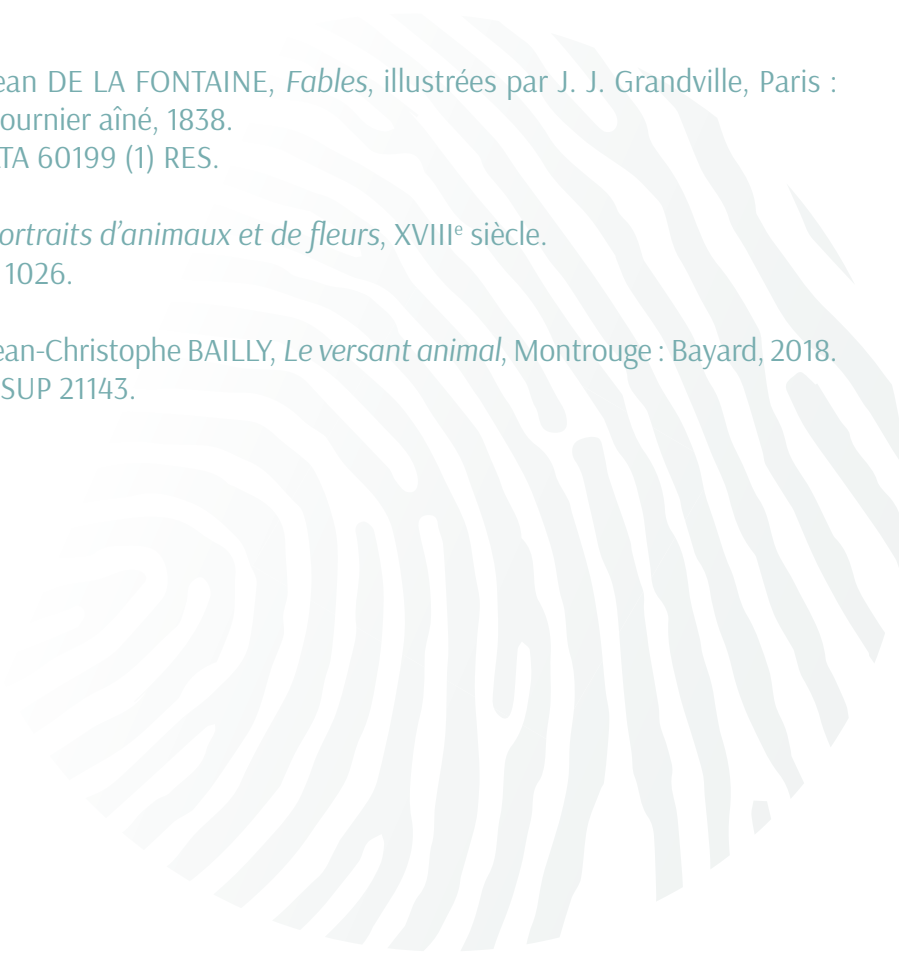
L'animal passe cependant au siècle suivant d'objet-prétexte à véritable sujet artistique. En témoigne un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'artiste prend pour sujet divers animaux de la même manière qu'il se ferait portraitiste pour des êtres humains. L'expressivité de la représentation des regards, à l'aide des techniques délicates du pastel et de l'aquarelle, donne l'impression que l'artiste considère véritablement les animaux qu'il représente comme des sujets à part entière.

Or, même lorsque l'homme donne un statut de sujet à l'animal, il raisonne toujours par rapport à un réseau de représentations humaines. La réflexion contemporaine s'est justement attachée à déjouer les pièges de l'anthropocentrisme dans la manière dont l'homme considère l'animal et sa sensibilité. Jean-Christophe Bailly, dans son essai *Le Versant animal*, envisage ainsi des comportements animaux comme « une déclinaison infinie de façons de vivre et même de penser : être brochet, être gnou, être chat, être singe... ». Plutôt que de regarder leur sensibilité au prisme de l'être pensant qu'est l'homme, il propose de les considérer comme des « êtres pensifs ». Ces animaux qui regardent désormais l'homme ont aujourd'hui une existence précaire et, pour un certain nombre d'entre eux, ont déjà disparu de sa vie.

1- Jean DE LA FONTAINE, *Fables*, illustrées par J. J. Grandville, Paris : H. Fournier aîné, 1838.  
DELTA 60199 (1) RES.

2- *Portraits d'animaux et de fleurs*, XVIII<sup>e</sup> siècle.  
Ms. 1026.

3- Jean-Christophe BAILLY, *Le versant animal*, Montrouge : Bayard, 2018.  
8 U SUP 21143.





## LES ROBINSONNADES

Les célèbres aventures insulaires de *Robinson Crusoé*, ainsi que celles d'autres naufragés narrées dans la littérature, permettent d'évoquer leur vie en symbiose avec la nature et l'expérience de survie d'un homme qui doit lutter seul contre une nature à la fois hostile et nourricière. Robinson colonise son île et passe du stade paléolithique (chasse, pêche, cueillette) au stade néolithique (agriculture, élevage, artisanat), recréant grâce à son ingéniosité et à sa volonté les premiers rudiments d'une civilisation humaine.

Les *Aventures de Robinson Crusoé*, publiées à Londres en 1719, remportent un succès immédiat ; Daniel Defoe fait paraître une suite la même année et, dès 1720, l'ouvrage est traduit en français par Justus Van Effen et Thémiseul de Saint-Hyacinthe. Rééditions, traductions, imitations, adaptations, suites, pastiches, parodies... les « robinsonnades » pullulent au XVIII<sup>e</sup> siècle et ce thème est repris au XIX<sup>e</sup> (*Le Robinson suisse* de Wyss, *L'Île mystérieuse* de Jules Verne...) et au XX<sup>e</sup> (*Suzanne et le Pacifique* de Jean Giraudoux, *Sa Majesté des mouches* de William Golding, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier...).

Ces robinsonnades permettent d'appréhender l'évolution des rapports qu'entretiennent avec la nature et les animaux un ou plusieurs naufragés : un homme seul chez Defoe, une famille chez Wyss, un groupe de naufragés chez Verne, un groupe d'enfants chez Golding...

# 1. Une nature dangereuse et hostile

L'île déserte constitue le théâtre d'une expérience de survie pour un naufragé qui doit se concilier une nature hostile pour en extraire sa subsistance. Robinson devra lutter pendant vingt-huit ans pour survivre sur son île, où il affronte toutes sortes de dangers : éléments naturels, bêtes sauvages...

C'est une tempête qui provoque la noyade de tous ses compagnons et le fait échouer sur l'île, qu'il nomme l'île du Désespoir. À la suite de son naufrage, il parvient à subsister grâce à des vivres, à des outils, à des armes qu'il récupère dans l'épave du bateau échoué et qu'il abrite dans une grotte, où il établit son dépôt général. Un tremblement de terre fait écrouler la voûte de sa caverne et risque de l'ensevelir sous les débris ; terrifié à l'idée d'être enterré vif lors de nouvelles secousses sismiques, il se construit alors une habitation pour se mettre à l'abri des intempéries... et des prédateurs ! En effet, outre ces phénomènes naturels eux-mêmes, la nature s'incarne dans quantité d'animaux qui menacent de dévorer Robinson et contre lesquels il doit se défendre. Johann Rudolph Wyss le montre dans sa version du mythe, *Le Robinson suisse* (1841), avec une scène terrifiante qui voit un boa monstrueux enlacer un âne, le broyer, l'étouffer, le pétrir puis engloutir sa proie.

Jules Verne achève *L'Île mystérieuse* par une gigantesque éruption volcanique (illustrée par Jules Férat) dans laquelle risquent de périr les colons qui avaient remarquablement aménagé leur île et survécu jusqu'alors à tous les périls : « un torrent de laves [...] s'épanchait en longues cascades [...], et mille serpents de feu rampaient sur les talus du volcan [...] ; des roches ignées se dispersaient comme une mitraille ». Il évoque le combat entre l'eau et le feu (« L'eau sifflait en s'évaporant au contact des laves bouillonnantes ») et constate la faiblesse de l'homme face aux fureurs de la nature : « L'homme est désarmé devant ces grands cataclysmes ».

1- Daniel DEFOE, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé, contenant son retour dans son isle, ses autres nouveaux voyages, et ses réflexions*, Amsterdam : Z. Chatelain et fils, 1764.  
8 Y 3744 INV 6835 RES.

2- Daniel DEFOE, *Aventures de Robinson Crusoé*, Paris : H. Fournier aîné, 1840.  
DELTA 60264 RES.

3- Johann Rudolf WYSS, *Le Robinson suisse*, Paris : Lavigne, 1841.  
DELTA 60344 RES.

4- Jules VERNE, *L'Île mystérieuse*, Paris : Hetzel, [1903?].  
4 Z 2495 INV 2630 FA.

## 2. Une nature nourricière

Le mode de vie de Robinson s'apparente, au début, à celui du chasseur-cueilleur de la période paléolithique, sa subsistance reposant essentiellement sur la chasse, la pêche et la cueillette. Pour survivre, il prélève ses ressources directement dans cette île fertile où il trouve de la nourriture en abondance, ayant échoué sur une île verdoyante, gorgée de fruits et peuplée d'animaux qui l'ont aidé à se nourrir, et disposant d'une sorte de viatique (armes, outils...) fourni par l'épave du navire. Initialement, il ne transforme pas la nature, le processus de néolithisation intervenant ultérieurement.

Robinson est représenté sur de nombreuses gravures avec l'habit qu'il s'est confectionné et l'équipement dont il ne se sépare jamais quand il quitte sa cabane pour explorer son île ; sur des frontispices (comme celui de 1720 gravé d'après Bernard Picart, en tête de la première traduction française de l'ouvrage de Defoe), on le voit ainsi vêtu de son manteau en peau de chèvre, coiffé de son chapeau pointu, abrité par son parasol, portant son attirail emblématique de chasseur-cueilleur : fusil sur l'épaule, hache à la ceinture et panier sur le dos ou parfois, à la place, un arc et des flèches (notamment sur le frontispice de l'édition latine de 1809). Robinson chasse surtout des oiseaux et parvient un jour à capturer un chevreau qu'il emmène chez lui et apprivoise. Il pêche à la ligne des poissons qu'il fait sécher au soleil et, en se promenant au bord de la mer, trouve une tortue qu'il transporte chez lui pour se délecter de sa chair. L'héroïne de *Suzanne et le Pacifique* (1927) de Jean Giraudoux vit dans l'oisiveté en compagnie de ses oiseaux et se nourrit de cueillette de fruits exotiques ; le Robinson de Michel Tournier dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967), influencé par *Vendredi*, abandonne l'agriculture au profit de la chasse et de la pêche – l'auteur réhabilite ainsi les peuples « premiers ».

1- Daniel DEFOE, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoe [...]*, Paris : chez l'Honoré et Châtelain, 1720.  
DELTA 52355 RES.

2- Joachim Heinrich CAMPE, *Robinson Crusoeus ex imitatione operis germanice scripti ab Henrico Campe, latine vertit F. J. Goffaux*, Parisiis : apud autorem, 1809.  
8 Y 3745 (3) INV 6838 RES.

3- Daniel DEFOE, *La Vie et aventures de Robinson Crusoe*, Paris : Garnier frères, 1891.  
8 Y SUP 2116.

4- François Aimé Louis DUMOULIN, *Collection de cent-cinquante gravures représentant et formant une suite non interrompue des Voyages et aventures surprenantes de Robinson Crusoe*. A Vevey : Imprimerie de Loertscher et fils, 1810.  
8 Z 6101 INV 9303 RES.

5- Jean GIRAUDOUX, *Suzanne et le Pacifique*, Paris : Les Cent Une, 1927. Prêt de la Chancellerie des universités de Paris - Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.  
14001.

6- Michel TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris : Gallimard, 2022, (Folio).  
8 U SUP 66358.

### 3. Une nature domestiquée

Robinson transforme progressivement la nature et recrée, en colonisant son île, les premiers rudiments de civilisation humaine ; comme lors de la révolution néolithique, il élabore avec habileté et persévérance l'agriculture, l'élevage et l'artisanat. Il cultive des céréales (du blé et du riz), des fruits et des légumes, économisant sa récolte pour la semence suivante ; il apprivoise un chevreau, élève des chèvres, construit une laiterie, produit du beurre et du fromage ; il peut ainsi se nourrir une fois ses munitions épuisées. Il construit une cabane, confectionne des vêtements et fabrique des objets, se faisant ainsi charpentier, potier, vannier...

Pour reconstruire un monde à l'image de l'Europe, il organise l'île comme une colonie anglaise ; il reprend les techniques de son époque et soumet la nature par le labeur, la ténacité, l'adresse et l'énergie, afin d'introduire l'économie, l'administration et les coutumes qu'il a connues. Dans un esprit colonialiste, il fait de Vendredi, l'unique « sujet » de ce royaume, son serviteur, lui apprend l'anglais et le convertit au christianisme.

Les naufragés de *L'Île mystérieuse*, grâce à l'ingénieur Cyrus Smith, exploitent les ressources naturelles de l'île, extraient du minerai de fer, des matières premières, forgent de l'acier (passant ainsi de l'âge de la pierre à l'âge du fer) et parviennent même à fabriquer de la nitroglycérine et de l'électricité.

Une autre robinsonnade écrite en 1954, *Lord of the flies* (*Sa Majesté des mouches*) de Golding, offre une image plus sombre de la civilisation. Les enfants survivants d'un accident d'avion se retrouvent seuls sur une île. Ils s'organisent pour survivre, élisent un chef, tentent un feu de détresse, utilisent une conque pour réguler la parole. Mais peu à peu cette microsociété à l'allure démocratique se fissure, des rivalités

apparaissent et le groupe sombre dans la barbarie. Deux mourront. La civilisation ne tient qu'à un fil car l'homme ne se départit pas de sa nature animale.

1- Daniel DEFOE, *Vies et aventures de Robinson Crusoé*, Paris : Librairie des bibliophiles, 1878.

8 Y SUP 377 (1) RES.

2- Daniel DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, Paris: Verdrière, 1821, t. 1.

DELTA 48633 FA.

3- Daniel DEFOE, *Vie et aventures de Robinson Crusoé*, Paris: Verdrière, 1821, t. 2.

DELTA 48634 FA.

4- Jules VERNE, *L'Île mystérieuse*, Paris : Hetzel, [1903?].

4 Z 2495 INV 2630 FA Coll. part. (ou bien édition Pléiade).

5- William GOLDING, *Sa majesté des mouches*, Paris : Gallimard, 1983.

8 COL 2834 (1480).





## À L'AUBE DE L'ANTHROPOCÈNE

La sensibilité de notre civilisation aux dérèglements d'une nature qu'elle sonde, cultive et exploite transparaît dans de nombreuses œuvres de fiction à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, premières fictions de l'Anthropocène – pour reprendre le concept forgé par le chimiste Paul Crutzen pour désigner cette « révolution géologique d'origine humaine ». En effet si la notion est théorisée tardivement, elle se rencontre dans de nombreux feuilletons, nouvelles et romans, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux premières décennies du XX<sup>e</sup>, sans qu'elle soit toujours abordée de manière aussi pessimiste qu'aujourd'hui.

Les destructions occasionnées par la Commune de Paris (1871), puis le passage de la comète de Halley et la crue de la Seine (1910) encouragent notamment la multiplication de récits de destruction et de changements climatiques causés par la nature elle-même : refroidissement du soleil, montée des eaux, etc. La majorité d'entre eux continue à vouer une confiance entière en la capacité de l'homme à corriger la nature, dans une forme que l'on pourrait qualifier d'Anthropocène optimiste. Mais, en sous-texte, la méfiance vis-à-vis d'une « science sans prescience » (Huzar) commence à poindre et, alors que les effets de l'industrialisation se font de plus en plus visibles, certains récits alertent désormais sur les destructions irrémédiables causées par l'homme.

# 1. Premières fictions des changements climatiques

Le filon de ces fictions remonte à deux œuvres qui, très tôt, s'inquiètent de l'impact des activités humaines. Le long poème en prose de Cousin de Grainville, *Le dernier homme*, constitue en 1805 le premier récit post-apocalyptique d'une humanité ayant inexorablement détérioré la nature : « Ce sont les hommes qu'elle [la terre] nourrissait de son sein, ce sont ses propres enfants qui, tout chargés de ses bienfaits, ont été ses parricides ». En 1855, Huzar anticipe à son tour les dommages irrémédiables causés par les activités humaines qui, en « [troublant] l'équilibre des lois de la Nature », finiront par provoquer sa fin. Ces deux écrits disséminent des thématiques largement déclinées par la suite : hubris technique, Europe prise dans les glaces, etc.

Dans les deux récits d'exploration polaire des ruines de Paris par Béliard en 1911 et Henriot en 1912, l'hypothèse d'un refroidissement climatique insiste sur l'orgueil d'une civilisation qui ne voit pas sa fin venir et voue une confiance aveugle en la technologie. Cette critique transparaît déjà dans la démesure des travaux proposés par Ormus chez Cousin de Grainville, qui prévoit de faire exploser les montagnes et de creuser des bassins afin d'évacuer l'eau des fleuves et des océans pour en cultiver le lit. On la retrouve en 1932 dans un numéro spécial de *Lectures pour tous*, consacré aux « Féeries de l'avenir ». Cette fois-ci, de gigantesques installations électriques permettent de rediriger les nuages de l'Atlantique sur le Sahara, devenu nouvel Éden, en provoquant là encore un refroidissement de l'Europe et un réchauffement des pôles, nouveaux lieux de villégiature. Toutefois, de même que chez Huzar et Grainville, on croit encore en la possibilité d'un salut dû à un usage raisonné de la science.

Cette crainte d'une nature par trop modifiée, devenue hors de contrôle, s'incarne finalement dans la figure du monstrueux : gigantesques microbes cultivés par un savant et lancés sur Paris pour semer chaos et destruction (Couvreur) ou, dans l'une des premières fables écologistes parue dans une revue du socialisme libertaire, bête visqueuse qui se nourrit des déchets toxiques déversés dans son fleuve par les habitants d'une ville dont elle enlève et dévore les enfants (Loock).

1- Octave BÉLIARD, « Une exploration polaire aux ruines de Paris », *Lectures pour tous*, Paris : Hachette, 1911, p.797-808.  
8 AED 67.

2- Jean-Baptiste COUSIN DE GRAINVILLE, *Le dernier homme*, Paris : Madame veuve Bath, 1859 [1<sup>ère</sup> éd. 1805].  
DELTA 60493.

3- Camille FLAMMARION, « La fin du monde », *Je sais tout*, Paris : P. Lafitte, 1905.  
4 AE SUP 454 RES.

4- HENRIOT, *Paris en l'an 3000*, Paris : H. Laurens, 1961 [1<sup>ère</sup> éd. 1912].  
DELTA 97444.

5- Eugène HUZAR, *L'Arbre de la science*, Paris : chez E. Dentu, 1857.  
DELTA 57196.

6- A.N. LOOCK, « La ville aux miasmes », *L'Humanité nouvelle*, Paris : Librairie de l'art social, 1905, p.665-668.  
8 AE SUP 928.

# CRÉDITS

## COMMISSARIAT

Eddy Noblet et Anna Svenbro

## RÉDACTION

Jocelyn Bouquillard, Antoine Boustany, Agnès Calza, Stéphanie Hivet, Eddy Noblet, Aude Penanhoat, Marion Picuck, Timothée Rony, Marc Scherer, Anna Svenbro et Anne Vergne

## PRODUCTION

Régie : Claire Sonnefraud

Restauration des documents et montage : Marilo Bereciartua, Anaïs Ferdel et Léa Godeux

Conception graphique et communication : Nina Gombert et Giulia Urbina

Exposition virtuelle : Stéphanie Hivet, Marion Picuck, Pauline Rivière et Anna Svenbro



Retrouvez cette exposition en ligne  
et explorez les documents numérisés :

<https://genovefa.bsg.univ-paris3.fr/s/le-rivage-des-silves/page/welcome>

